

L' Alliance française de Kaolack
présente ...

SOIRÉE SALSA

MBALAX



**Afrique, Asie, Méditerranée, pays slaves :
Mutations locales d'une Salsa globalisée**

Par Fabrice Hatem

Venez savourer
les rythmes
et mélodies
chaleureuses
de ce groupe
exceptionnel !

VENDREDI 6 FÉVRIER 2015

DIAMEREK - 22H

ENTRÉE LIBRE ET GRATUITE

Rue de France, BP 60 Kaolack
Tél : 33 941 10 61 - info@afkaolack.org
www.afkaolack.org



AllianceFrancaiseDeKaolack

Partenaires



af Alliance Française
Kaolack

Sommaire

Introduction	3
Afrique noire : un retour aux sources déjà ancien	5
Les influences cubaines en Afrique centrale : Rumba congolaise et Makossa camerounais	6
La Rumba congolaise et ses descendants : Soukous et Ndombolo	6
Le Makossa	9
L'influence de la Salsa new yorkaise et la Salsa Mbalax	9
Les voies de la Salsa new-yorkaise en Afrique	9
La musique Mbalax.....	10
La Salsa Mbalax	11
La Salsa dansée en Afrique	13
Asie : le « boom » récent de la Salsa comme activité de loisirs de masse	15
Un précurseur : le Japon	16
Un bref aperçu historique	16
La Salsa aujourd'hui à Tokyo	18
Tigres d'Asie : le cas de Hong Kong.....	21
Le boom chinois.....	22
Généralités	22
L'exemple de Shanghai.....	24
Les orchestres de Salsa dans l'Asie en développement.....	25
Maghreb et proche-Orient : une Salsa occidentaliste à l'enracinement encore fragile	26
Turquie et Istanbul : une longue tradition de danse populaire	27
Israël : un pays ouvert aux cultures du monde.....	28
Festivals tunisien et marocain, au Liban et dans le Golfe.....	29
Europe orientale : Quand Moscou et Kiev se remettent à la fête	31
La Russie : un vieil amour des danses latines	31
Europe orientale et Balkans : l'enthousiasme des nouveaux convertis	32
Conclusion	33
Bibliographie	35

Introduction



Lorsque l'on explore l'univers de la Salsa sur le Web, la plupart des liens conduisent vers deux continents : principalement les Amériques, et en second lieu, l'Europe. Est-ce à dire que les musiques latines - y compris dans leur version contemporaine, la Salsa - se limiteraient à une relation transatlantique entre ces deux continents, avec en arrière-fond historique un mouvement séculaire *d'Ida y Vuelta* musical ? C'est bien sur oublier le phénomène de globalisation culturelle, qui, au cours de ces cinquante dernières

années, a progressivement étendu le rayonnement des danses latines à l'ensemble de la planète (photo ci-contre : cours de Salsa dans la ville chinoise de Chouqing).

Cette mondialisation de la Salsa s'est cependant déroulée à travers des chronologies et des modalités différentes selon des régions. A la forte antériorité africaine s'oppose par exemple la pénétration beaucoup plus récente de la Salsa en Asie, tandis que l'intérêt largement répandu dans les pays slaves pour les danses latines contraste avec le caractère un peu « hors sol » de leur présence au Maghreb, limitée à une bourgeoisie occidentalisée. Je vous propose d'explorer dans ce chapitre la diversité des histoires et des pratiques salseras dans ces quatre régions du monde.

En Afrique sub-saharienne, l'influence des rythmes caribéens s'est fait sentir très tôt au cours du XXème siècle, à travers un processus *d'Ida y Vuelta* musical comparable, mutatis mutandis, à celui, beaucoup plus ancien qui a relié l'Espagne au continent sud-américain depuis les débuts de la colonisation du Nouveau monde. Au Congo, au Cameroun, en Afrique de l'ouest, sont en effet apparus dès le milieu du XXème siècle des genres musicaux locaux en partie inspirés des rythmes cubains, comme la Rumba congolaise, le Massoka camerounais, et surtout, à partir des années 1980, la Salsa Mbalax sénégalaise (photo ci-contre : le chanteur congolais Papa Wemba). Juste retour des choses, puisque les musiques cubaines sont, comme on le sait, largement issues d'un processus de métissage entre les folklores hispaniques et africains... Mais la créativité africaine a aussi eu pour conséquence que ces musiques nouvelles ont rapidement pris, à l'exception notable de la Salsa Mbalax, des formes *Sui generis* qui les ont fortement éloignées de leur modèle transatlantique originel. En matière de danse, le Soukous, le Makossa et le Ndombolo apparaissent également comme des expressions profondément africaines, même si leurs postures rappellent par moments celles de la Rumba cubaine ou du Reggeaton – quoi d'étonnant à cela d'ailleurs, puisque ces dernières danses sont elles-mêmes plus ou moins directement d'inspiration africaine. Quant à la Salsa dansée elle-même, son influence en Afrique, quoique réelle, reste limitée à un milieu urbain aisé où se côtoient expatriés européens et bourgeoisie locale occidentalisée.





En Extrême-Orient, région historiquement étrangère aux influences caribéennes, le développement de la Salsa constitue un phénomène plus récent, qui a accompagné les vagues successives d'expansion économique permettant l'apparition, dans différents pays d'Asie, de classes moyennes avides d'activités de loisirs. Le Japon a joué à cet égard un rôle précurseur, dès les années 1980 pour la musique - avec l'apparition de quelques groupes locaux comme

l'Orquesta de la Luz (photo ci-contre) – puis au cours de la décennie 1990 pour la danse. Il a ensuite été suivi par les « tigres » en émergence (Singapour, Hong-Kong, Corée du Sud, Taïwan) où sont apparus à la fin des années 1990 des scènes salseras de plus en plus actives. Enfin, au XXIème siècle, la fièvre de la Salsa a gagné le reste de l'Asie en développement, et tout particulièrement la Chine, où son développement a accompagné au cours des 20 dernières années l'essor urbain frénétique du pays et la constitution rapide d'une « middle class ». A Shanghai et à Pékin fleurissent ainsi aujourd'hui night-clubs ultramodernes géants et festivals drainant des foules nombreuses. Cette Salsa chinoise est cependant très fortement dominée par une industrie des loisirs de masse où l'authenticité de la culture caribéenne est parfois un peu perdue de vue au profit de formes de danse stéréotypées ou privilégiant le spectaculaire. Quant à la pratique autochtone de la musique « live », elle reste à la fois un peu anecdotique et davantage caractérisée par une démarche de réplique des rythmes caribéens que par l'invention de sonorités propres.

En Europe orientale, le développement de la Salsa a suivi avec quelques années de retard – crise économique des années 1990 oblige – celui de l'Europe de l'ouest puis centrale. Mais, avec l'amélioration de la situation économique en Russie ou en Ukraine et l'apparition d'une assez opulente bourgeoisie urbaine, les lieux de danse ont fleuri au cours des 15 dernières années, de Saint-Petersbourg à Kiev et Moscou. Ceux-ci sont animés par une diaspora cubaine significative, quoique moins nombreuse que dans les grandes métropoles ouest-européennes. Un engouement qui, au fond, ne constitue qu'une nouvelle manifestation du goût ancien et profond du public slave pour les rythmes latins....

Enfin, la Salsa a également commencé à pénétrer au cours des 20 dernières années sur les rives sud et est de la Méditerranée, notamment en Israël, en Turquie, en Tunisie et au Maroc. Dans les pays du Maghreb, son influence reste cependant limitée à un noyau de bourgeoisie urbaine occidentalisée, très tournée vers l'influence de la scène de loisirs européenne. Les organisateurs locaux ont également développé, notamment en Tunisie, une activité de festivals internationaux qui cherchent à drainer vers le pays un public et des artistes venus de l'étranger et notamment de l'Europe voisine (photo ci-contre : le festival *Cuba in Tunisia*). On ne peut cependant se cacher que la situation politique de la région influence très défavorablement ce développement, comme en témoigne l'interruption depuis 2014 du festival tunisien de Tabarka. Quant au public israélien, il paraît assez réceptif aux formes de cultures populaires caribéennes dites « authentiques », comme la Rumba et l'afro-cubain, ce pays abritant par ailleurs quelques bons orchestres de Salsa.



Afrique noire : un retour aux sources déjà ancien



Le folklore caribéen étant né d'un métissage entre les polyrythmies d'origine africaine et les mélodies venues d'Espagne, il était logique que se produise un jour ou l'autre entre Cuba et l'Afrique des mouvements d'*Ida y Vuelta* musicaux similaires à ceux observés pendant des siècles avec l'Espagne (image ci-contre : danses d'esclaves noirs à Cuba). Cependant, les circonstances de l'histoire (absence à peu près complète de relations bilatérales jusqu'au début du XX^{ème} siècle, marginalité des folklores

africains dans le contexte colonial) ont fait que ces relations d'échanges musicaux n'ont pu s'établir qu'à partir du milieu du XX^{ème} siècle, lorsque les rythmes cubains ont commencé à pénétrer en Afrique.

Ces échanges vont grosso modo, se nouer en trois temps. Tout d'abord, l'influence de la musique cubaine (et tout particulièrement du Son) joue un rôle déterminant dans la naissance, à partir des années 1940, de nouvelles formes de musiques populaires urbaines en Afrique centrale, qui reflètent également la prise de conscience politique et identitaire qui accompagne la décolonisation. Ce sera au Cameroun le Makossa, et surtout au Congo le Rumba congolaise, qui à travers un processus constant de modernisation, se transformera au fil des ans en Soukous puis en Ndombolo, expressions très africanisées et assez éloignées de leurs lointaines racines cubaines. En second lieu, la Salsa New-Yorkaise va influencer significativement, à partir des années 1980 les expressions musicales de l'Afrique de l'ouest, avec l'émergence, centrée sur le Sénégal, du style dit « Salsa Mbalax », dont la sonorité reste beaucoup plus proche des musiques du Nouveau monde que celle de la Rumba congolaise. Enfin, la prise de conscience d'une forte proximité culturelle entre les deux rives, africaine et américaine, de l'Atlantique, s'est traduite, au cours des 20 dernières années, par l'apparition d'orchestres mixtes, comme l'orchestre *Makina Loca* de Ricardo Lemvo, associant les deux influences musicales (photo ci-contre).



Simultanément, le public africain invente sur ces musiques des styles de danse à la saveur et à la manière de se mouvoir typiquement africaines, même s'ils présentent quelques similitudes avec les danses caribéennes : Rumba congolaise dansée en couples dans une étreinte langoureuse et ondulante qui par moments présente quelques ressemblances avec le Kompa haïtien ; Ndombolo nerveux et pelvien, très en terre,

interprété en solo mais avec des gestes de défi sexuel très explicites entre hommes et femmes, pouvant par moment faire penser à la Rumba cubaine et surtout au Reggaeton... Quant à la Salsa proprement dite, telle que nous la connaissons en Europe, elle est pratiquée, dans quelques grandes capitales comme Dakar ou Libreville, par un milieu relativement restreint d'expatriés et d'autochtones aisés et occidentalisés (photo ci-contre : soirée Salsa à Dakar).

Les influences cubaines en Afrique centrale : Rumba congolaise et Makossa camerounais



Influente dans les grandes villes du golfe de Guinée dès les années trente, la musique cubaine a joué un rôle important dans la formation, au cours du XX^{ème} siècle, d'expressions musicales autochtones : Rumba congolaise - qui a ensuite enfanté elle-même le Soukous puis le Ndombolo - et Makossa camerounais (photo ci – contre : le guitariste Franco, un des fondateurs de la Rumba Congolaise).

La Rumba congolaise et ses descendants : Soukous et Ndombolo

Années 1940 à 1960 : la Rumba congolaise, à la confluence des musiques européenne, africaine et caribéenne

La Rumba congolaise¹ naît d'une double greffe étrangère sur le fond musical traditionnel d'Afrique centrale : 1) D'une part, l'arrivée de musiciens belges qui initient les artistes locaux aux instruments européens : guitare, cuivres et autres instruments à vent, claviers... Dès les années 1930, se forment ainsi des orchestres locaux interprétant avec un grand succès le répertoire européen, souvent mâtiné de Jazz (photo ci-dessus : une fanfare à Léopoldville dans les années 1930); 2) d'autre part, l'influence de la musique cubaine (principalement le Boléro et le Son).



Comme le dit *The Encyclopedia of Africa* v. 1. (2010) : « au début des années 1940, les groupes de Son afro-cubains comme le *Septeto Habanero* et le *Trio Matamoros* jouissent déjà d'une forte popularité dans le golfe de Guinée, depuis la côte d'Ivoire jusqu'au Bénin, ainsi que dans la région du Congo. »

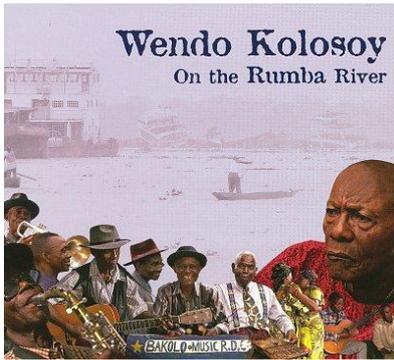


Cette influence transite elle-même par plusieurs canaux distincts : 1) les émissions musicales de la station *Radio Congo Belge*, basée à Léopoldville (aujourd'hui Kinshasa) ; 2) l'arrivée de disque 78 tours de musique cubaine apporté dans les ports du golfe de Guinée par les marins des cargos transatlantiques (photo ci-contre : le cargo belge Copacabana), et ensuite transporté par cabotage maritime ou fluvial jusqu'à Douala, Léopoldville et Brazzaville, où ils sont diffusés auprès

des populations autochtones par les épiciers grecs installés dans les quartiers noirs de la « cité indigène »² ; 4) enfin, un peu plus tard, les soldats africains (notamment sénégalais) qui avaient fait la seconde guerre mondiale en Europe rapportèrent à leur retour au pays des disques des groupes latinos qui jouaient alors à Paris. « Une prolifération de clubs musicaux, et de concerts de groupes Cubains à Léopoldville contribuent alors à la popularité de la musique cubaine à la fin des années 1940 et dans les années 1950. » [*The Encyclopedia of Africa*, op. cité].

¹ Voir le documentaire *Sur les chemins de la Rumba* (2014) et l'[émission de télévision](#) « l'Histoire de la Rumba congolaise » sur TV5 international, ainsi que les articles Wiki (a), Wiki (c), Wiki (d).

² Tandis qu'à la même époque, on écoute de la musique nord- américaine dans les quartiers blancs (la « ville européenne »).



A partir des années 1940, les orchestres congolais locaux commencent à reproduire ces rythmes, tout en les greffant sur leur propre héritage folklorique. Ce phénomène syncrétique va donner naissance à un nouveau style musical, la Rumba congolaise, qui emprunte au Son cubain sa structure en deux parties (exposition du thème suivi d'une improvisation ou « Sebéné »), tout en intégrant de nouveaux instruments comme la guitare (sèche puis électrique) et les instruments à vent. Très vite, ces orchestres créent leurs propres compositions avec des paroles en français, et - en proportion rapidement croissante - en langues africaines (Lingala). L'essor de cette nouvelle musique va être facilité par la création de petits studios d'enregistrement par certains marchands de disques européens installés dans les quartiers indigènes. C'est par exemple le cas de Nico Jeronimis qui fonde les éditions *Ngoma* à Léopoldville. Celles-ci vont produire en 1948 le premier grand tube de Rumba congolaise, *Marie Louise (1948)*, composée par un des précurseurs du genre, l'ancien mécanicien de bateau Antoine Wendo Kolosoy (photo ci-dessus). Parmi les autres pionniers de cette Rumba dite « traditionnelle » des années 1940 et 1950, on peut également citer Paul Kamba à Brazzaville.

La fin des années 1950 est par ailleurs marquée en Afrique centrale par l'émergence d'une revendication à la fois politique et identitaire qui aura pour point d'orgue l'accession à l'indépendance au début des années 1960. La musique populaire, et tout particulièrement la Rumba congolaise, apparaît comme un vecteur naturel de cette prise de conscience, devenant l'expression d'une vision de la société proprement afro-congolaise et d'une volonté d'affirmation culturelle.



Le thème *Indépendance Cha Cha*, composé par Gran Kalle (photo ci-contre) en 1960, et qui aura un immense succès en Afrique, constitue l'exemple le plus emblématique de ce courant. Parmi les musiciens les plus représentatifs de cette seconde période de la Rumba congolaise, et dont plusieurs joueront également un rôle dans l'émergence du Soukous, on peut citer le [Grand Kalle](#) et son African jazz, Franco & Ok Jazz (devenu ensuite [TPOK Jazz](#)), l'orchestre *Les bantous de la capitale*, [Tabu Ley Rochereau](#), (photo ci-dessous) Dr Nico, [Papa Noël](#), [Sam Mangwana](#), Michelino Mavatiku Visi, Antoine Moundanda, ainsi que la chanteuse Lucie Eyenga.



Il s'agit, pour ce j'ai pu entendre, d'une musique très mélodique, à la texture légère, à la sonorité assez douce, au tempo plutôt modéré, chantée en général en langues africaines (Lingala, Swahili, avec parfois quelques paroles en français), et caractérisée par la mise au premier plan sonore des cordes (guitare) et de la voix. Même si les percussions et/ou la batterie sont évidemment présentes, la structure rythmique n'y est pas mise en avant comme dans le Son cubain. La Rumba congolaise se rapproche cependant de celui-ci par sa structure en deux parties, dont la seconde (« Sébéné »), donne une large place à l'improvisation, avec un dialogue d'inspiration profondément africain entre chœur, chanteur, et instrumentistes. A noter que, malgré son nom, la Rumba congolaise n'a que très peu de choses à voir avec son homonymes cubaine, étant beaucoup plus proche du Son, voire même (du moins par son caractère lent, doux et tranquille) du Boléro. Un fait que l'on peut également observer dans la danse (cf. infra).

Années 1970 et 1980 : le Soukous



Au fil du temps, la tranquille et fluide Rumba congolaise va évoluer vers des rythmes plus rapides, nerveux, voire provocateurs, reflétant en cela les évolutions de la musique mondiale de loisirs. A partir des années 1960, par exemple, elle enfante un nouveau rythme ou plutôt une nouvelle forme d'interprétation appelée [Soukous](#), qui va rapidement la supplanter. Celui-ci, intégrant des Influences du Zouk et de différents rythmes africains comme le kwasa kwasa, est caractérisé, par un tempo plus rapide, une sonorité plus énergique, et une tonalité plus joyeuse, surtout dans la seconde partie, le Sébéné, où se développent les improvisations instrumentales (guitare...) et vocales.

Créé dans les années 1960 par l'orchestre *Sinza* de Brazzaville, ce rythme a d'abord été popularisé par des musiciens venus de la seconde génération de la Rumba congolaise, comme [Tabu Ley Rochereau](#) de l'*African Jazz*, [Franco](#) de l'*OK Jazz* (surnommé « le roi du Soukous », photo ci-dessus). Suivront bientôt [Tshala Muana](#) (surnommée « la Reine du Mutuashi », un autre rythme congolais), [Aurlus Mabélé](#) (voir [vidéo en lien](#)), Shimita et Lokassa Ya Mbongo (fondateurs des Soukous Star), Pepe Kalle et son Empire Bakuba, le groupe Zaïko Lenga Lenga, M'Pongo love, Evoloko Jocker, Diblo Dibala, Abeti Masikini, Kanda Bongo Man, [Mav Cacharel](#), King Kester Emeneya, Peppé Felly, et bien sûr [Papa Wemba](#) (surnommé « le roi de la Rumba »). Ils seront ensuite rejoints au cours des années 1980 par une nouvelle génération de musiciens, parmi lesquels on peut citer Sam Mangwana ou Isa la Fleur d'Afrique. Plus tard encore, apparaissent [Koffi Olomidé](#), [Werrason](#), Dr Sakis, Roga-Roga et son groupe *Extra-Musica*, ainsi que la chanteuse [Mbilia Bel](#) (photo ci-contre).



Le Soukous a exercé une forte influence sur toutes les musiques urbaines du continent africain, et tout particulièrement sur le Makossa camerounais. Quant au [Coupé décalé](#) ivoirien, né au début du XXIème siècle à Paris, il s'inspirera également en partie des musiques urbaines congolaises.

A partir des années 1990 : le Ndombolo



A partir des années 1990, le Soukous va évoluer vers une forme encore plus nerveuse et rapide, appelé [Ndombolo](#). Celui-ci est caractérisé notamment par la présence d'un chanteur-animateur, qui, au cours de la seconde partie du morceau, accompagne les improvisations instrumentales et interpelle les danseurs présents sur la piste. Parmi les artistes représentatifs de ce style, on peut citer [JB Mpiana](#) (photo ci-contre), [Félix Wazekwa](#), ainsi de des nouveaux venus contemporains comme [Ferre Gola](#), [Fally Ipupa](#), Olivier Chimanga, [Trésor Mvoula](#), Doudou Copa, Olivier Kalabasi, avec des formations ayant pour nom *Wenge Musica*, *Quartier Latin Academia* ou *Bana Poto-poto*.

Enfin parmi les tout nouveaux talents de la musique congolaise, on trouve la chanteuse MJ30 ou le chanteur canadien de Hip Hop d'origine congolaise Herléo Muntu.

Le Makossa



Il s'agit d'un type de musique urbaine camerounaise, né, au tournant des années 1950 et 1960, de la fusion de différentes influences : musiques traditionnelles africaines comme le Sawa, le Jazz, les musiques antillaise et latine (notamment le Mambo) et la Rumba congolaise³. Il est assez semblable au *Soukous*, avec cependant une présence plus marquée des basses et des cuivres, et une sonorité se rapprochant parfois davantage du Jazz, de la Soul ou de la pop africanisés. Si ses premiers précurseurs comme Nelle Eyoum apparaissent dès les années 1950, il ne commence à se diffuser massivement qu'au cours des années 1960, se popularisant même à l'étranger à partir des années 1970 avec des artistes comme Eboa Lotin, Misse Ngoh, Aladji Touré et surtout Manu Dibango (photo ci-contre). Celui-ci nous offre par exemple dans [Lin of Africa](#) ou [Soul Makossa](#) une sonorité de jazz afro avec de très beaux solos de saxo tenor. Pour se familiariser avec ce genre musical, on pourra également écouter avec profit sur Internet l'album [Cameroun Massoka](#), qui nous propose un florilège des hits Makossa et des artistes interprétant ce type de musique.

L'influence de la Salsa new yorkaise et la Salsa Mbalax

Une deuxième grande vague latino va déferler sur l'Afrique à partir du milieu des années 1970 : la Salsa new-yorkaise, qui va exercer une influence fructueuse sur les musiciens du Continent noir, particulièrement en Afrique de l'ouest où sa greffe sur le style Mbalax a conduit à l'apparition dans les années 1980 de la Salsa Mbalax.

Les voies de la Salsa new-yorkaise en Afrique

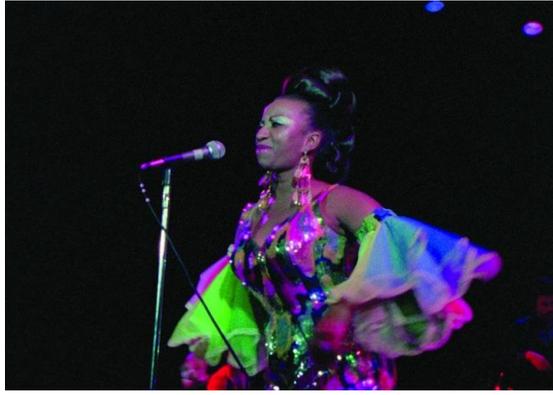
L'influence de la musique cubaine en Afrique de l'ouest est ancienne. Sones et Boléros sont intensément joués dans les lieux nocturnes de Dakar ou d'Abidjan dès les années d'entre-deux guerres. Mais l'histoire contemporaine de l'influence des musiques latines dans la région débute vraiment en 1970, lorsqu'est créé au Sénégal l'[orchestre Baobab](#) (photo ci-contre). Celui-ci associe les rythmes latinos et leurs percussions typiques



(congas, timbales) avec des instruments traditionnels africains sur des chansons en Wolof et Mandinka, plus rarement en français. Il ne s'agit pas encore, cependant de musique, de Salsa, mais plutôt d'une sorte de balade africaine à l'atmosphère un peu éthérée et chaloupée, où les rythmes de Mambo et Cha cha cha se mêlent à l'influence africaine traditionnelle, comme dans le thème [Coumba](#)⁴.

³ Il existe d'autres styles moins connus internationalement de musique camerounaise, comme le Biskuti, le Mangambeu et l'Assiko.

⁴ Marginalisé par le Mbalax, l'orchestre disparut en 1987, mais s'est reformé en 2001 (voir cette vidéo d'un [concert](#) du groupe à Rotterdam en 2008).



La Salsa proprement dite commence à s'implanter en Afrique à partir du milieu des années 1970. Le fameux concert donné au grand stade de Kinshasa par la *Fania All Stars* en 1974 à l'occasion du match de boxe Clay-Frazier a constitué à cet égard une date importante (photo ci-contre : Celia Cruz à Kinshasa). De son côté le gouvernement cubain, soucieux pour des raisons politiques de renforcer son influence en Afrique noire, encourage à la même époque les échanges culturels, à travers une multiplication des

tournées d'orchestres et de groupes folkloriques cubains en Afrique, ainsi que par l'organisation de manifestations politico-culturelles mettant en scène la communauté de destin existant entre les deux rives de l'Atlantique sud, victimes supposées de la même oppression coloniale.

Les affinités rythmiques et formelles de cette Salsa d'origine caribéenne avec la musique traditionnelle africaine dont elle est une lointaine et indirecte descendante ont ouvert la voie à l'invention de musiques métissées associant ces deux influences, comme la Salsa Mbalax Sénégalaise. Celle-ci cependant, n'est elle-même que l'une des expressions d'un courant musical plus large, le Mbalax (photo contre : orchestre de Salsa Mbalax).



La musique Mbalax



Au cours de des années 1980, se développe en effet, essentiellement au Sénégal, un nouveau style musical (dont le nom est d'ailleurs emprunté à celui d'une tradition folklorique Wolof) : le Mbalax. Une musique qui associe une base africaine traditionnelle (instruments, langue...) avec des apports venus d'Amérique du nord (sonorités Funk, Jazz, incorporation des cuivres...). Cela donne un rythme d'afropop souvent très rapide, mâtiné d'influences folkloriques. Ce rythme a été notamment

incarné par des artistes comme [Youssou N'Dour](#) (photo ci-contre, voir également la vidéo [AK Sénégal 2013](#)), le groupe [Xalam](#), [Omar Pène](#), le groupe [Lemzo Diamono](#) (dissout en 1998) avec son [funk africanisé](#), les énergiques chanteuses [Alioune Mbaye Nder](#), [Viviane N'Dour](#) (ici dans son hit [Fima Tollu](#)), [Coumba Gawlo](#) (ici dans le thème [Topma](#)), [Fatou Guewël](#), [Aminata Fall](#), [Fatou Laobé](#), [Kiné Lam](#), [Mame Bam](#), [Zale Seck](#), ou encore les chanteurs [Assane Ndiaye](#) et [Thione Seck](#) (ici dans un style un peu plus doux et romantique). Ce genre va devenir à partir des années 1980 et jusqu'à aujourd'hui très populaire dans les grandes villes d'Afrique de l'ouest [Wiki(b)].

La Salsa Mbalax

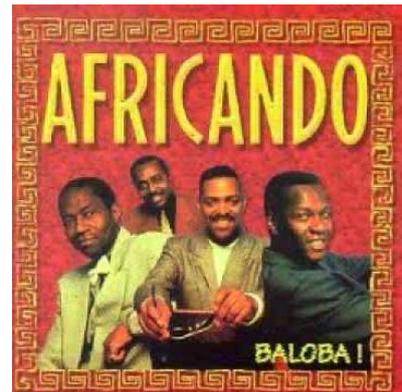


Une partie des musiciens Mbalax vont chercher leur inspiration du côté des musiques caribéennes. Ceci va conduire à l'apparition d'un sous-courant de genre, connu sous le nom de Salsa Mbalax. Celui-ci, malgré ses sonorités très africanisées (chant souvent en Wolof ou Mandingue interprétés dans un style « griots », utilisation d'instruments traditionnels comme le tama et le sabar), s'inscrit entièrement, pour

le reste, dans l'univers Salsero, se prêtant en particulier très bien à la pratique de cette danse latine.

Parmi les principaux représentants de ce style, on peut citer Pape Fall (photo ci-dessus), Ricardo Lemvo, Manu Dibango et le Cuarteto Patria, Cheik Lo et son orchestre (avec notamment sa fameuse version en Wolof de *El Carretero*), et bien sur l'orchestre *Africando*. Passons en revue quelques-uns d'entre eux :

- [Africando](#) (photo ci-contre) est un collectif de musiciens africains créé en 1993 par le producteur sénégalais Ibrahim Sylla et le flutiste Malien Boncana Maïga, désireux de faire revivre les liens entre musiques africaine et afro-cubaine. Dans un style très original, il associe les langues et les mélodies africaines avec les sonorités et les rythmes caribéens. L'orchestre a enregistré à Paris, New York ou Dakar de nombreux albums faisant appel à différents artistes africains, et qui se sont ensuite imposés dans les discothèques et sur toutes les radios africaines et antillaises. En vingt ans, la composition du groupe s'est renouvelée presque totalement du fait de la disparition de ses fondateurs. Après quelques années un peu en retrait, *Africando* vient d'enregistrer en 2013 à Paris un nouvel album, *Viva Africando* : une Salsa à la saveur africaine à la fois terriblement dansante et très aboutie sur le plan musical.



- [Pape Fall](#) est sans doute de tous ces musiciens l'un de ceux dont la sonorité est la plus proche de la musique caribéenne et de la Salsa, comme le montre cette interprétation de [El Carretero](#).



- [Cheik Lo](#) (photo ci-contre) a créé une atmosphère musicale très particulière, associant folklore africain, Soukous, Salsa et Reggae, dont on peut apprécier l'éclectisme créatif dans ce [concert](#) donné à Toulouse en 2006.

- L'orchestre [Super Cayor de Dakar](#), fondé en 1992 par le chanteur Mapathé Gadiaga et le guitariste Birame Cissé, est l'un des principaux inventeurs de la Salsa Mbalax. Il a publié plusieurs CD, dont *Sopenté* en 1997 et *Embouteillage* en 2002. J'ai particulièrement appréciée la guarija africanisée de leur thème [Taar](#).



- Ricardo Lemvo, chanteur congolais résidant à Los Angeles, rompt les barrières de genre entre Soukous, Salsa, et musiques traditionnelles d'essence afro. J'ai particulièrement apprécié son thème [Dikulusu](#) à la sonorité douce et mélodieuse, avec des paroles mêlant espagnols et langues africaines, et qui fait penser par moments, du fait peut-être de la présence d'un accordéon, à la

musique afro-colombienne traditionnelle.

- Mentionnons enfin un compagnon de route camerounais de la Salsa ouest-africaine, Richard Bona, qui interprète dans son thème [Te Dikalo](#) une Salsa en langue douala.

Cette scène salsera africaine reste aujourd'hui encore très active et inventive, jouissant même d'un certain rayonnement mondial hors d'Afrique malgré la relative faiblesse des producteurs et des réseaux de distribution locaux. Mieux encore, elle a noué avec les musiciens d'Outre-Atlantique des relations étroites et fructueuses, fondées sur la conscience d'un héritage culturel commun, et conduisant à l'invention de sonorités originales d'afro-jazz ou d'afro-latin. Citons quelques exemples de ces collaborations :



- Le groupe [Africando](#), déjà mentionné plus haut, a joué le rôle de lieu de rencontre entre musiciens New Yorkais et chanteurs africains, comme dans l'Album *Ketukuba* enregistré en 2006 (photo ci-contre).

-



- La collaboration de Manu Dibango avec le groupe cubain *Cuarteto Patria* lui a permis de s'essayer au Son cubain avec son instrument, comme ici dans le thème [Carnaval](#).

- Ricardo Lemvo a formé son orchestre *Makina Loca* avec des musiciens de toutes races et de toutes origines. On peut les voir interpréter avec le thème [Mambo Yo Yo](#), une très bonne Salsa dura teintée d'influences africaines et de Jazz.

Mentionnons enfin qu'une partie non négligeable du mouvement musical africain contemporain a pour épicerie, non pas les villes d'Afrique elles-mêmes, mais la capitale française, Paris. De nombreux maîtres de la salsa Mbalax ou de la Rumba congolaise résident en effet dans cette ville, comme Papa Wemba, Olivier Kabalisi, Cheik Lo, et, du moins jusqu'en 2012, Koffi Olomidé (photo ci-contre).

La Salsa dansée en Afrique



Il existe bien sur, quelques « hots spots » salseros en Afrique, notamment à Dakar et Libreville. Mais il faut aussi remarquer d'emblée que l'inventive Afrique a développé autour des musiques d'influence caribéenne des formes de danse *sui generis*. Celles-ci se distinguent très nettement du « néo-rock caribéen » pratiqué par les classes moyennes blanches d'Europe et des Etats-Unis sous le nom de Salsa, où l'homme tient la femme par le bras droit pour lui faire effectuer des figures. Voici quelques exemples de ces danses urbaines typiquement africaines (photo ci-contre : danse Makossa) :

- La [Rumba congolaise](#) est une danse de couple interprétée en position fermée assez serrée. Les mouvements sont très chaloupés, ondulants, avec une touche de sensualité qui reste relativement discrète. Les couples tournent lentement sur place, avec un léger mouvement de flexion des genoux qui s'accompagne d'un balancement des hanches. L'effet visuel est par moment assez proche de celui du Kompa Haïtien.

- Le Ndombolo (photo ci-contre) est une danse très en terre, largement basée sur des mouvements pelviens évoquant explicitement des rôles respectifs de l'homme et de la femme lors de l'acte sexuel, et dansé en solo même si par moment l'homme et la femme peuvent se faire face dans une attitude de défi amoureux. Cette danse présente du fait du recours systématique à des dissociations corporelles complexes et nerveuses d'assez forte ressemblances avec le Reggeaton, tandis que le caractère très en terre de la danse, et par moment, l'opposition frontale entre homme et femme fait plutôt penser à la Rumba cubaine (voir [vidéo](#) en lien, ainsi qu'une vidéo de [Soukous](#), style assez proche du Ndombolo dans sa version contemporaine).



- La danse Makossa, pas très éloignée du Ndombolo dans ses versions les plus récentes, associe folklore africain, Rumba et Reggeaton, dans une danse solo très en terre et aux allusions sexuelles explicites (mouvement pelviens avant-arrière chez les hommes, mouvement circulaire des hanches et du postérieur chez les femmes). Pour quelques exemples, visionner les vidéos suivantes : [video1](#), [video2](#), [video3](#).

- Les danses de « show » que j'ai pu observer sur les vidéos de Mbalax référencés plus haut (voir page 10) tirent en grande partie leur inspiration des folklores africains, réinterprétés et modernisés par les chorégraphes contemporains.



- Même dans le cas de la Salsa Mbalax, pourtant très proche musicalement de la Salsa telle que nous la connaissons, le public africain ne pratique pas toujours spontanément les figures de Salsa de couple « à l'occidentale ». En témoignent ces images d'un concert de [Pape Fall & l'African Salsa](#), donné à Dakar à l'occasion du 13ème anniversaire de l'orchestre, où l'on voit le public danser tranquillement en solo, face à l'orchestre, avec des ondulations gracieuses et sans excès, les mains souvent levées vers le ciel (voir également photo ci-contre).



La danse de Salsa telle que nous la connaissons est également pratiquée dans quelques lieux d'Afrique occidentale, notamment à Dakar⁵ et Libreville. Il existe par exemple de nombreux lieux de Salsa à Dakar, souvent caractérisés par une atmosphère intime, presque familiale et bon enfant. Par exemple les images du festival *Salsa On the Road 2013*, organisé par l'association [Salsa Dakar](#), montrent des danseurs autour de la piscine d'une villa privée, noirs et blancs mêlés,

dans une atmosphère très festive. La vidéo de [Dakar Feeling](#) nous propose un reportage sur une petite école de danse. Le trailer du [Dakar Salsa Festival](#) nous fait apprécier la tranquillité et la simplicité de cet événement, qui se déroule en partie sous une grande tente, offrant ainsi un large espace lumineux à des danseurs peu nombreux (photo ci-dessus). Des soirées Salsa sont également organisées dans des grands hôtels, comme le Casino du Cap-Vert, Le Fouquet's ou l'Hôtel Sokhamon.

Il existe également à Libreville (Gabon) une scène salsera assez active, avec plusieurs associations et écoles de danse comme *Salsa Libreville Gabon* (photo ci-contre), ainsi que des lieux en grande partie dédiés aux danses latines comme le *Salsa Social Club* ou le *Carrefour de la danse*, où se réunissent expatriés blancs et jeunes noirs sans doute issus de famille aisées (voir [en lien](#) quelque images d'une soirée Salsa au Casino de Libreville). Plusieurs festivals ont également été organisés, comme en 2012 *Caravane Salsa Afriqita*. Mais on est loin, cependant, des spectaculaires festivals de Salsa géants de Hong-Kong ou Séoul (cf. infra)!!



Dans l'ensemble, l'industrie salsera ne s'est en effet pas développée en Afrique dans les mêmes proportions qu'en Europe ou maintenant en Asie, avec des écoles aux grilles de cours pléthoriques, des festivals géants, des lieux nocturnes modernes et clinquants. Ici, nous restons davantage dans le domaine de l'artisanat et de la bonne franquette. Cette situation est imputable à deux causes majeures : d'une part, les milieux populaires n'ont pas les moyens de pratiquer cette salsa



« commerciale » ; d'autre part, les milieux plus aisés (expatriés et bourgeoisie urbaine opulente, tournée vers l'Occident), sont trop peu nombreux pour servir de base économique à une industrie des loisirs à grande échelle. Bref, on a un peu ici affaire, comme c'est également le cas au Maghreb (cf. infra), à une Salsa « hors sol » qui n'est pas massivement pratiquée par la population locale, mais reste cantonné à un

groupe quantitativement restreint d'expatriés et de milieux autochtones aisés et occidentalisés (photo ci-contre : cours de danse à Dakar).

⁵ Pour en savoir plus sur la Salsa à Dakar, cliquez sur : [Lieux où danser la salsa à Dakar](#).

Asie : le « boom » récent de la Salsa comme activité de loisirs de masse



L'Asie est sans doute, de tous les continents du monde, le plus éloigné culturellement des rythmes caribéens. On ne trouve en effet pas trace, comme dans le cas de l'Europe et de l'Afrique, d'influences anciennes liées aux mouvements migratoires, ou d'interactions nouées au cours de l'histoire à travers des relations *d'Ida y Vuelta* musicales entre l'Espagne et l'Amérique latine. L'arrivée des rythmes caribéens en Asie constitue bien au contraire un fait très récent, qui de plus n'a pas été accompagné d'un phénomène migratoire en provenance d'Amérique du sud permettant la constitution dans ces pays de communautés

latinos significatives pouvant jouer un rôle facilitateur dans l'acclimatation de ces musiques.

De ce fait, la Salsa qui s'est récemment développée en Asie a pris d'emblée la forme d'une activité de loisirs de masse, dominée par des structures au caractère commercial assez marqué (écoles de danses à l'enseignement académique, grands congrès de danse, discothèques géantes, spectacles « grand public »), tandis que les contacts des publics chinois ou coréen avec les expressions populaires dites « authentiques » des Caraïbes restaient faibles, voire inexistantes. Facteur supplémentaire de « distance culturelle » : bien qu'imprégnée d'une atmosphère un peu factice de « rêve tropical », la Salsa qui se diffuse depuis vingt ans à Hong-Kong ou en ce moment même en Chine est également vue par les autochtones comme une manière de « calquer » leurs pratiques de loisirs sur celles des pays occidentaux. Les danses latines, d'ailleurs, ont souvent été diffusées au départ dans ces pays, non tant par les latinos eux-mêmes que par des expatriés d'origine européenne ou nord-américaine (photo ci-dessus : soirée de Salsa à Shanghai)

Le caractère en quelque sorte « indirect » de ce lien entre l'Asie et les Caraïbes, ainsi que son instrumentalisation à finalités commerciales, explique certaines caractéristiques parfois un peu superficielles de l'empreinte salsa dans cette région du monde : développement des orchestres « live » locaux encore faible, intérêt limité du public pour les démarches d'approfondissement culturel, formes de danse quelques peu spectaculaires ou académiques ... Le Japon, pays d'imprégnation Salsa un peu plus ancienne, fait cependant figure de relative exception à ce diagnostic général.

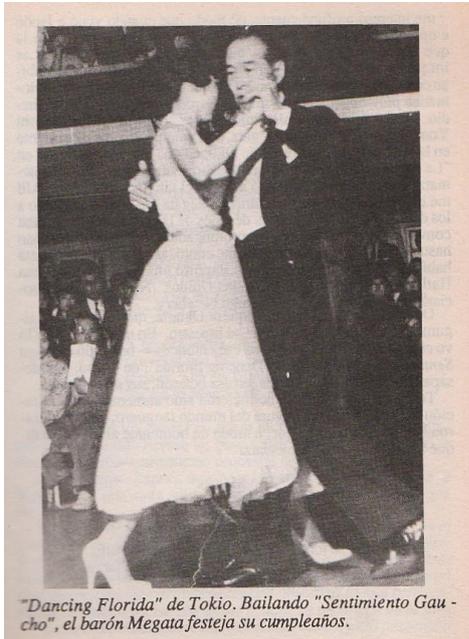
Soulignons à cet égard que la pénétration des rythmes salsa en Asie a été très fortement corrélée au processus général de développement et d'expansion urbaine qui a permis l'apparition progressive dans les grandes villes du continent d'une population disposée à recevoir cette influence, c'est-à-dire 1) dotée d'un pouvoir d'achat significatif (pour financer cours et sortie) ; 2) désireuse de pratiquer une activité de loisirs payante et disposant du temps nécessaire pour le faire ; 3) à la recherche de moyens d'expression et d'épanouissement personnel ; et 4) ouverte aux cultures du monde.

Or ce développement de cette classe aisée urbaine ne s'est pas fait selon les mêmes chronologies dans les différents pays d'Asie : déjà présente au Japon dans les années 1970 et 1980, elle apparaît un peu plus tardivement dans les quatre « tigres » asiatiques qui se développent rapidement au cours des années 1990 (Singapour, Hong-Kong, Corée du sud, Taïwan), pour enfin se constituer massivement dans le reste de l'Asie (notamment en Chine) à partir de la fin du XX^{ème} siècle. Les vagues successives de l'implantation de la Salsa en Asie vont très exactement suivre la même chronologie (photo ci-dessus : Salsa à Singapour).



Un précurseur : le Japon

Un bref aperçu historique



"Dancing Florida" de Tokio. Bailando "Sentimiento Gaucho", el barón Megata festeja su cumpleaños.

En dépit de l'éloignement géographique et culturel, certaines musiques et danses latines ont attiré assez tôt l'intérêt du public japonais au cours du XX^{ème} siècle. Le Tango, en particulier, fut popularisé dès la fin des années 1920 par le fameux baron Megata, de retour d'un long séjour en France où le 2X4 était alors très apprécié).

Au cours des décennies suivantes, de nombreux orchestres de Tango vont être créés au pays du Soleil Levant : une vingtaine étaient par exemple en activité au début des années 1950 [Gobello, 2014]. Plus tard, en 1954, le Japon accueillera triomphalement l'orchestre de Francisco Canaro – à l'époque même où en Argentine, le 2X4 abordait une longue période de déclin et d'effacement – puis en 1982 celui d'Astor Piazzolla.

L'émergence de la Salsa ne laisse pas non plus les japonais indifférents. Plusieurs orchestres, comme le *Latin Percussion Jazz Ensemble* (avec Tito Puente) viennent se produire au Japon à la fin des années 1970, déclenchant l'enthousiasme du public et suscitant des vocations auprès des artistes locaux.

Dès 1984, se crée en effet à Tokyo le fameux [Orquesta de la Luz](#), fondé par la chanteuse japonaise Nora. Pendant dix ans jusqu'à sa dissolution au milieu des années 1990, cette formation propose une musique à la fois bien en place et manquant parfois un peu de « swing », avec des chansons en espagnol interprétés avec un fort accent japonais, et cherchant à répliquer consciencieusement



la sonorité de la Salsa Brava new-yorkaise (des rumeurs malveillantes, mais relativement crédibles prétendant qu'ils reproduisaient à l'identique certaines improvisations après les avoir consciencieusement couchées note à note sur le papier, puis apprises par cœur à la double-croche près [Hosokawa, 2002]. Mais il faut croire cependant qu'ils n'étaient dépourvus ni de charme ni de talent, puisqu'ils connurent durant leurs années d'activité un grand succès public, non seulement au Japon mais aussi... en Amérique du Sud, un continent qu'on peut difficilement soupçonner de manque de discernement en matière de musiques latines. Quant à leur fameux titre [La Descarga de la Luz](#), ils l'enregistrèrent avec rien moins que ... Tito Puente lui-même.



Au Japon comme en Europe, la Salsa dansée connaît un « boom » spectaculaire au cours des années 1990, donnant lieu à la création d'un nombre élevé de cours et d'écoles de danse. Cependant, ce goût pour la Salsa dansée, dépourvue de racines profondes et de modèles locaux de qualité, se développe au sein du public autochtone selon des modalités parfois assez éloignée des formes expressives latinos originelles.

Un documentaire d'Elizabeth Chamberlin, [Salsa in Japan : A Japanese and Latino Mix](#), réalisé en 2003 (photo ci-dessus), donne une intéressante vision de cette communauté salsa en émergence. Il met en particulier en lumière - observé par ailleurs dans beaucoup d'autres pays à la même époque - de deux groupes distincts de salseros fréquentant chacune des lieux différents : d'une part, les japonais de souche, largement majoritaires ; d'autre part, les danseurs issus de la petite communauté sud-américaine immigrée au Japon.

Or, comme le montre très bien le documentaire, ces deux groupes avaient à l'époque des raisons et des manières différentes de danser. Les japonais avaient pour leur part une approche assez technique de la danse, s'appliquaient à prendre beaucoup de leçons de Salsa, pratiquaient un style assez académique et sophistiqué, et exprimaient un goût assez marqué pour les compétitions de danse sportive. A l'inverse, les familiers des clubs latinos étaient davantage intéressés par la fête, les rencontres et les moments de partage qui leur permettaient d'oublier un moment leur vie parfois difficile et de communier dans la nostalgie de leur pays d'origine. Beaucoup d'entre eux n'étaient d'ailleurs pas de très bons danseurs et ne connaissaient pas la Salsa avant d'arriver au Japon. Tout en se regardant sans hostilité mutuelle et exprimant même un certain plaisir à se rencontrer et à échanger, ces deux groupes restaient assez éloignés l'un de l'autre et avaient finalement peu d'occasion de se côtoyer.

Le film fait ainsi apparaître, par contraste, l'important fossé culturel et comportemental séparant à l'époque des japonais des latinos – un fossé qui, comme nous allons le voir maintenant, n'est pas encore comblé aujourd'hui malgré les énormes progrès réalisés au cours des 20 dernières au pays du Soleil Levant dans la connaissance des danses et des musiques sud-américaines et malgré l'installation au Japon de quelques artistes latinos⁶ (photo ci-contre : animation latino dans un bar-restaurant d'atmosphère sud-américaine à Tokyo au début des années 2000).



⁶ Le documentaire [Latino in Japan](#), réalisé par Rafael Reyes-Ruiz au milieu des années 2005, nous permet également de découvrir, vue sous un angle plus socio-économique, la petite mais croissante communauté latino immigrée présente au Japon, où les travailleurs péruviens, colombiens et brésiliens sont nombreux.

La Salsa aujourd'hui à Tokyo



Poursuivant ensuite son ascension en tant que danse de loisir, la Salsa draine aujourd'hui à Tokyo un public, qui tout en restant de petite taille par rapport aux dimensions de la ville, n'en n'est pas moins significatif. Entre les « after-class », les restaurants ou cafés dansants et les véritables night-clubs, une moyenne de quatre à cinq options quotidiennes s'offrent aujourd'hui à Tokyo pour pratiquer les danses caribéennes⁷. A cela se rajoutent bien sur les cours de tous niveaux, prodigués par les écoles de danse, dont les japonais sont particulièrement friands.

L'ancien « quartier rouge » de Tokyo, Roppongi, concentre un grand nombre de lieux de loisirs latinos. Citons par exemple : [Club Salsa Caribe Club](#) (réputé pour attirer les meilleurs danseurs de la ville, voir photo ci-dessus), [Club 57](#), [Paraiso](#), [Salsa Sudada](#), [Cafe Latino](#), [Studio Casino](#), [Salsa Cielo](#), [Salsa Hotline Japan](#), [Raiz Latina](#).

Dans la partie est de la ville, on trouve également plusieurs lieux, comme le [Salsa Club Rakia](#), [Nippori Salud](#), [Ginza Las Risas](#). Quant au quartier commercial et de loisirs de Shinjuku, on peut aller y danser à [Leon](#)... Enfin, quelques lieux salseros sont éparpillés dans l'aire métropolitaine, comme le [Salsa Resort](#) de Yokohama (photo ci-contre).



La plupart de ces lieux sont de relativement petite taille et/ou ne sont pas destinés exclusivement à la Salsa ni même à la danse. Sans doute le prix très élevé de l'immobilier à Tokyo et les dimensions relativement modestes du public salsero rendent-ils inévitable ce caractère un peu « marginal » ou « en pointillé » de la Salsa Tokyoïte... Un fait que j'avais également pu constater concernant le Tango lors de visites antérieures dans cette ville (Hatem, 2001).



Les japonais sont par ailleurs assez friands, comme le reste de l'Asie, de « Congrès internationaux de Salsa » où des professeurs-vedettes latinos viennent enseigner une Salsa qui n'échappe pas toujours parfois aux stéréotypes, à l'académisme, et au goût pour les figures compliquées. Quant aux démonstrations données à l'occasion de ces manifestations, elles sont souvent marquées par un côté un peu spectaculaire, « show off » et acrobatique que les amoureux de la culture populaire caribéenne n'hésiteraient sans doute pas à qualifier de galvaudé (voir par exemple une photo et un extrait du [Japanese Salsa Congress de 2013](#)).

⁷ Pour en savoir plus, consulter le site [Where to Dance Salsa in Tokyo](#).



La forte distance culturelle, déjà évoquée, entre le Japon et les pays latinos se manifeste dans la danse elle-même par le fait que les aficionados japonais – surtout en fait les hommes – ont énormément de mal à assimiler l'espèce de sensualité terrienne et énergique qui se dégage spontanément des danseurs cubains et surtout afro-cubains. Leur handicap n'est pas tant technique (ils peuvent aisément faire preuve de souplesse et d'agilité et même après beaucoup d'efforts, acquérir une certaine dissociation corporelle et une mobilité

du bassin), que culturel, voire psychologique : en fait, ils semblent chercher à reconstruire par des mouvements stylisés et appris une sorte de sensualité apparente voire artificielle, là où les cubains savent faire montre d'une sensualité spontanée et explosive (photos ci-dessus et ci-dessous : démonstration de Salsa dans un club de Tokyo).

On sent encore parfois, même dans les lieux latino les plus « branchés », un reste d'influence du « Shako Danzu » : une forme de danse de salon longtemps très populaire dans le pays, et caractérisée par la répétition d'un nombre limité de figures, interprétés (j'allais dire : « récitées ») dans des postures corporelles très raides et extrêmement codifiées, et où le plaisir spontané de la danse est largement supplanté par une recherche de conformité à un modèle très strict. Notons tous de même que les femmes sont souvent nettement plus souples et vives que les hommes du fait peut-être des cours de danse souvent pris dans leur enfance. La Geisha et le Samourai pourrait-on dire, au risque de tomber dans le lieu commun et la caricature...

Cela se traduit selon les cas (voir les vidéos précédentes) par des démonstrations un peu convenues, des atmosphères parfois guindées, des cours rassemblant des élèves appliqués et concentrés, mais ayant du mal (surtout les hommes) à maîtriser leur conscience corporelle et à se mouvoir de manière déshinhibée. Et même dans le cas de chorégraphies originales et inventives, associant Salsa, Afro et danse jazz, les danseurs restent dans un registre relativement sage, manquant un peu de puissance, de sensualité naturelle et de folie.

Mais les japonais ont aussi leurs (très) bons côtés : l'une des caractéristiques très typiques des soirées de danses latines au Japon, quel que soit l'endroit où elles ont lieu (véritables salles de danse ou salles de réunion d'entreprise prêtée pour l'occasion) tient en effet à leur atmosphère polissée, voire cultivée. Les organisateurs s'appliquent - notamment dans le milieu du Tango - ne pas laisser les femmes seules sans partenaire. Ils introduisent également volontiers quelques éléments culturels, par exemple en présentant le nom et une courte biographie des musiciens dont ils programment les morceaux. Quant au public japonais, il accueille avec une politesse spontanée les visiteurs étrangers et il est difficile de refuser à la fin d'un bal une invitation à se joindre à un groupe d'aficionados locaux finissant la soirée dans un café voisin (ce qui contraste agréablement avec la morgue un peu méprisante de certains publics parisiens). On peut voir un exemple de cette attitude fort civile dans cette vidéo tournée à l'occasion du [Japan bachata Festival Welcome Party](#), avec ses petits discours de bienvenue « à la japonaise ».





Il existe enfin au Japon un nombre assez significatif d'orchestres locaux de Salsa. Leur niveau est cependant un peu inégal, un fait moins lié à une faiblesse de la technique instrumentale qu'à une apparente difficulté, surtout pour les chanteurs à maîtriser les secrets du « Swing latino. Par ailleurs, la plupart des

formations que j'ai pu écouter cherchent plutôt à reproduire les sonorités des Salsas étrangère qu'à créer leur style propre et à innover. Citons par exemple [l'Orquesta del sol](#) (ici en photo et dans un enregistrement datant de 2007), L'orchestra [Tigre](#) (vidéo datant de 2009), l'orchestre [Risa Gozales](#), [l'Orquesta de la Canda](#) (enregistrement réalisé en 2009), l'orchestre [la Mina de Ora](#) (vidéo datant de 2015), les chanteuses [Yoko Minamata](#) et [Amanda Costa](#) – cette dernière étant souvent accompagnée par le [Groupe Chevere](#) constitué en partie d'anciens musiciens de *l'Orquesta de la Luz*, au swing tout à fait honorable.

Enfin, signe possible du début de développement d'un milieu artistique proprement caribéen au Japon, les musiciens cubains Victor Rodriguez et Josiel Rafoso, installés au Japon depuis quelques années, y ont fondé le groupe de Reggaeton [Los Cativos](#).



Cette tendance est encore renforcée par l'apparition d'une nouvelle génération d'artistes japonais bien formés aux musiques et danses caribéennes. Je voudrais citer à cet égard un constat issu de mon



expérience personnelle : à savoir la présence lors de mes séjours à La Havane de quelques excellents artistes japonais qui se sont parfaitement appropriés la culture afro-cubaine. Par exemple, la plus belle Oschun qu'il m'ait été donné de rencontrer était interprété par une jeune danseuse japonaise, incroyablement vive, sensuelle et taquine, alors en stage au CFN [Hatem, 2010]. Quant au groupe féminin de percussions Obini Bata, je l'ai vu se produire en concert avec dans ses rangs une musicienne japonaise qui n'avait rien à envier à ses collègues cubaines pourtant chevronnées, en matière de maniement des batas [Hatem, 2011].

Tigres d'Asie : le cas de Hong Kong



Hong Kong, Singapour, la Corée du sud et Taïwan sont les premiers pays asiatiques à avoir suivi le décollage économique du Japon. Ce processus, entamé dès les années 1970, accéléré au cours des années 1980, leur a permis d'accéder progressivement au statut de pays développé au cours des années 1990. C'est aussi au cours de cette décennie que la mode de la Salsa dansée commence à s'y répandre, alors que jusque-là la présence de la culture

populaire latino n'avait été qu'anecdotique. Cependant, la faible présence d'artistes d'origine caribéenne fait que cette diffusion est initialement le fait de danseurs autochtones s'étant eux-mêmes initiés à la Salsa, par exemple à l'occasion d'un séjour aux Etats-Unis, ou encore – tout particulièrement à Hong Kong – d'expatriés occidentaux installés sur place (photo ci-contre : soirée de Salsa à Hong-Kong). La Salsa a ensuite connu au cours des vingt années suivantes un développement rapide, rendu possible par la prospérité nouvelle des populations et alimentant une industrie des loisirs assez active (Night clubs, festivals...).

Les lieux de danse, de création récente, sont souvent très modernes, comme le [Dancetrinity Studio](#), où l'on peut également observer le goût du public local pour les chorégraphies aux figures complexes. Celui-ci est composé en partie d'expatriés occidentaux, comme le montre cette vidéo d'une soirée d'adieux au [dance@Xperience](#). Mais les chinois se sont aussi tournés avec enthousiasme vers la danse, et les chinoises en particulier semblent réussir de mieux en mieux à pénétrer certains secrets de la sensualité tropicale, en la sur-jouant même parfois, comme le montre cette démonstration de la compagnie *HK Salsa Angels* au [Club 97](#). (Voir également photo ci-contre).



On appréciera aussi cette [Parade de nouvel an](#), mélange de tradition chinoise et de Salsa, où à défaut de qualités artistiques incontestables, les danseurs font preuve d'une bonne dose de décontraction et de bonne humeur (photo ci-dessus).

Il existe enfin des festivals de Salsa, comme le [Hong Kong Salsa Festival](#) (dont la prochaine édition aura lieu en mars 2016) ou le festival [Salsamemucho](#) de Shenzhen (en Juin 2016).

Le boom chinois

Généralités



Les années 2000 sont marquées par l'irruption sur la scène mondiale de nouvelles puissances économiques, les pays dits « émergents ». En expansion rapide, les classes moyennes et aisées de ces pays vont alors chercher à s'initier aux plaisirs de la société des loisirs. On commence alors à danser la Salsa en Russie, en Europe centrale, en Asie du sud-est et bientôt jusqu'en en Chine. Un engouement que décrit bien le reportage

[La Fièvre de la Salsa a atteint la Chine](#), réalisé en 2009 (extrait ci-contre : cours de Salsa à Pékin). Mais cette pratique de la Salsa « à la chinoise » va aussi présenter des caractéristiques spécifiques [Hatem, 2015] :

- Tout d'abord, les communautés latinos restent peu nombreuses dans les villes chinoises. Ce n'est donc pas à travers ce canal – comme ce fut par exemple initialement le cas en Europe et bien sur aux Etats-Unis – que la Salsa va se développer initialement dans l'Empire du Milieu, mais par l'intermédiaire de groupes d'expatriés occidentaux ou de chinois ayant séjourné aux Etats-Unis. Ainsi, pour ces chinois qui se mettent au cours des années 2000 à fréquenter en nombre croissant ces lieux créés et animés par des « expats », l'imaginaire de la Salsa ne fait pas exclusivement référence à l'exotisme tropical, mais aussi aux modes de vie et aux pratiques de loisirs européennes ou nord-américaines.

- La forte distance culturelle existant entre la Chine et les Caraïbes fait que la culture populaire de cette région n'arrive à Shanghai, Hong-Kong ou à Pékin que sous des formes très reformatées par l'industrie des loisirs : danse très stylisée laissant moins de place qu'à Cuba ou Porto-Rico à l'improvisation personnelle ; night-clubs géants et flambant neufs à l'ultra-modernisme un peu cliquant ; enfin, grands festivals où les cours peuvent réunir des centaines de personnes, comme le *Congrès National de la Salsa* (qui a réuni 4000 participants à Pékin en 2008), le [China Salsa festival](#) (tenu en 2014 dans une luxueuse salle de spectacle de Pékin), le [Salsa festival de Hangzou](#) (près de Shanghai) en 2014, ou le festival [Bachatamemucho de Shanghai](#) (qui aura lieu en septembre 2016).





[clip publicitaire](#) en lien.

La vidéo du *Salsamemuchos* 2013 de Shanghai, un des festivals de Salsa les plus importants de Chine (photo ci-contre), créé en 2012, donne une idée de la dimension du phénomène : plus de 2000 billets vendus chaque jour ; des artistes de renommée internationale, avec des démonstrations époustouflantes (un peu trop, même) ; des cours qui peuvent parfois réunir des centaines d'élèves ; une organisation très professionnelle et commerciale, dont témoigne la tonalité du

Ce côté très show off des festivals chinois est d'ailleurs commun à toute l'Asie, comme en témoignent ces images de festivals en [Corée](#) et en [Thaïlande](#). Comme le dit le danseur Esteban Isnardi : « *En Asie, il sont très show off, très « made in USA ». A Bangkok, on a l'impression qu'ils veulent copier Hollywood. La danse cubaine est très minoritaire. C'est très formaté par les congrès commerciaux.* » (photo ci-contre : 11^{ème} festival international de Salsa de Bangkok, 2015).



- Enfin, les chinois et surtout les chinoises, une fois résolus (plus rapidement d'ailleurs qu'on aurait pu le penser) les difficultés initiales de rythmique et de posture corporelle, se mirent rapidement à projeter sur la Salsa un puissant imaginaire de sensualité tropicale, qu'elles vont en quelque sur-jouer jusqu'à atteindre des niveaux d'extraversion parfois supérieurs à ceux observés à La Havane ou à Porto-Rico : bustiers en lamés recouvrant les corps d'un moulage de lumière, jupes à franges fendues jusqu'à la taille, talons aiguilles assez longs et effilés pour percer l'un seul coup le cœur masculin le plus



endurci, tentatrices créatures aux maquillages ressemblant à des parures de guerre, suggestives ondulations des corps au rythme de la musique : les petites mulatas simplettes de Santiago de Cuba n'ont qu'à bien se tenir !!! Elles ont désormais à l'autre bout du monde de redoutables concurrentes, qui ont recyclé dans la pratique de la Salsa contemporaine, peut-être sans en avoir pleinement conscience, un art millénaire de la danse de séduction extrême-orientale (photo ci-contre : le Shanghai Bachata festival).

endurci, tentatrices créatures aux maquillages ressemblant à des parures de guerre, suggestives ondulations des corps au rythme de la musique : les petites mulatas simplettes de Santiago de Cuba n'ont qu'à bien se tenir !!! Elles ont désormais à l'autre bout du monde de redoutables concurrentes, qui ont recyclé dans la pratique de la Salsa contemporaine, peut-être

L'exemple de Shanghai



#souldancing NEW FUXING STUDIO GRAND OPENING PARTY @ JANUARY 24th, 2015

A Shanghai, la communauté salsa est importante et en expansion rapide. L'on peut désormais danser toute la semaine, dans des lieux assez nombreux, où se pratiquent tous les styles de Salsa. Tous les styles sont présents, avec de nombreuses soirées mixtes. Les écoles de danse sont surtout animées par des professeurs chinois souvent multilingues sino-anglais: Gene Gong, Dianna Gu, Roby Luo, Lucy Lv, Mallissa Wang, Joseph Wang, Lily Yang, Yang Yang, Grace (du Fu-Xing Studio, photo ci-

contre), le japonais Mike Honda, avec également un petit nombre de sud-américains comme César Molina ou la danseuse cubaine Sheila Montes de Oca. Citons également l'école et compagnie de danse [Shanghai Dance Studio](#), plutôt spécialisée cependant dans la danse de cabaret nord-américaine « revival » des années 1930 et 1940.

Je vous propose ici une petite sélection commentée des principaux lieux de danse latinos de la ville⁸ : *Ascott* (282 Huaihai Road), un large bar avec lounge, grande terrasse, scène et piste de danse ; *Azul* (378 Wukang Lu), un joli petit restaurant de tapas, avec patio, vue sur la ville, et salsa après le diner, souvent avec des orchestres « live » ; *La Cava* (216 Yongjia Lu), un bar à l'atmosphère espagnole reconstituée, avec une petite espace pour danser ; *HotSalsaClub Studio Party* (20 Hengshan Road), une école de danse proposant des soirées après les cours ; [JZ Club](#) (46 Fuxing Lu), un club de jazz souvent bondé, avec un patio sur le toit avec occasionnellement de la Salsa le week-end ; *JZ Latino Renaissance* (Shanghai Yu Garden Hotel, photo ci-



contre), avec une terrasse dotée d'une belle vue sur la ville, où l'on peut souvent danser au son d'un orchestre live ; *The Melting Pot* (288 Taikang Road), avec orchestre live ; [Mural](#) (10 Hengshan Road), lieu entièrement dédié à la danse sociale, qui vient malheureusement de fermer ; [Myst](#) (1123 Yan'an Zhong Lu), un club situé sur trois étages, à la façade rutilante, où l'on peut danser la Salsa au rez-de-chaussée le samedi ; [Shanghai Brewery](#) (15 Dongping Lu), une brasserie-pub-restaurant à l'atmosphère occidentale, où l'on peut danser la Salsa au second étage le mercredi après le diner (photo ci-



contre) ; *Único* (3 Zhongshan Dong Yi Lu), un bar à tapas et cocktails, où l'on trouve une atmosphère Salsa-Jazz fusion le mardi ; ou encore *Yani's* (83 Changshu Lu), un lounge agréable et à l'atmosphère assez chaleureuse avec un assez grand espace de danse.

⁸ Pour en savoir plus : <http://www.salsapower.com/China-Shanghai/china-shanghai.html>, dont sont tirées la plupart des informations de ce paragraphe.

Les orchestres de Salsa dans l'Asie en développement



Phénomène récent, très centré sur la danse de loisirs, la Salsa n'a pas encore donné lieu en Asie à une expression musicale très originale, même si l'arrivée récente de quelques artistes latinos dans des pays offrant des perspectives intéressantes de travail, a accéléré récemment le mouvement. S'il n'est pas rare de trouver des

orchestres de musique latine animant des soirées de Salsa dans une ville comme Shanghai, il s'agit plutôt en général de formations interprétant les « standards » connus en cherchant à reproduire la sonorité des orchestres sud-américains que de groupes ayant développé un répertoire original (photo ci-contre : orchestre de Salsa au Jazz Club de Shanghai).

Il existe cependant également quelques formations de grande taille et /ou au répertoire plus original. Citons par exemple l'orchestre sino colombien *Mandarina* (photo ci-contre), qui interprète assez souvent des chansons en chinois, comme le montrent ces deux vidéos ([vidéo 1](#) et [vidéo 2](#)). Ce n'est pas encore du Willy Colon, mais ils sont pleins d'enthousiasme, de fraîcheur et d'énergie. Dans cet [extrait](#), les cuivres sont par exemple excellents, même si la chanteuse manque de swing avec son style de balade un peu sirupeuse.



Quant à l'orchestre pékinois [Los amigos](#) (photo ci-contre), il brille davantage par la qualité des impros instrumentales afro-jazz au saxo que par celle de ses chanteurs.

Ailleurs en Asie, quelques artistes se sont également risqués, avec des succès très divers, à introduire de la Salsa dans leur répertoire, comme le philippin J.R. Reyes Visaya avec son « hit » [Matud Nila](#).

D'une manière générale, le manque de « swing » des chanteurs, qui tombent très souvent dans une balade romantique un peu mièvre où la saveur « sonera » est perdue, constitue le principal point faible des formations que j'ai pu entendre, tandis que les cuivres et les percussions font souvent preuve, par contre, d'une assez belle énergie.

Maghreb et proche-Orient : une Salsa occidentaliste à l'enracinement encore fragile



Il existe dans les pays du proche-Orient méditerranéen (Maghreb, Turquie, Israël...) une tradition de danse populaire très fortement ancrée, où la dimension de sensualité et de séduction entre hommes et femmes est loin d'être absentes. Ils étaient donc tout à fait susceptibles d'accueillir avec intérêt des danses latines en voie de mondialisation. Et, de fait, la Salsa a connu au cours des vingt dernières années un début d'implantation dans certaines grandes villes de la région (photo ci-contre : club de Salsa à Istanbul)..

Cette pratique de la Salsa ne touche cependant pas les milieux populaires, mais seulement la fraction occidentalisée et aisée de la population des plus grandes villes. De plus, la faible présence d'artistes résidents en provenance des Caraïbes limite la diffusion de cette culture dans la région. De ce fait, la pratique de la Salsa sous ses différentes formes reste assez limitée, avec un nombre finalement assez faible de cours, de lieux de danse réguliers et surtout d'orchestres locaux. Elle reste en conséquence assez largement dépendante des ressources artistiques existant au nord de la Méditerranée

Les entrepreneurs locaux de loisirs ont tenté de transformer cette faiblesse en opportunité, en tirant parti de la vocation touristique de leur pays pour organiser (en Tunisie et Turquie notamment) de grands festivals de Salsa à l'occasion desquels des orchestres et danseurs venus d'Europe animent dans de grands hôtels de bord de mer un public mélangé, composé en partie de membres de la bourgeoisie occidentalisée locale et en partie de touristes salseros européens venus pour l'occasion (photo ci-contre : Beach Party au festival de Salsa de Tabarka en Tunisie).



Les danses caribéennes véhiculent cependant une image très libérée de la sexualité et une approche des pratiques de loisirs très fortement calquée sur les modèles occidentaux. De ce fait, elles vont totalement à rebours de la morale véhiculée par les mouvements islamistes, qui peuvent aisément diffuser un sentiment de peur et de contrainte. Ceci fait évidemment peser une hypothèque majeure sur le développement de la Salsa dans les pays musulmans de la région, comme en témoigne l'interruption depuis 2014 du fameux festival de Tabarka en Tunisie –une situation dont les récents attentats de 2015 peut laisser craindre l'aggravation.



Au-delà de ces considérations générales, chaque pays présente des spécificités importantes, comme en témoignent les exemples de la Turquie, de la Tunisie, du Maroc et d'Israël – les quatre pays de la région où la Salsa a connu l'essor le plus significatif (photo ci-contre : Israël Salsa Congress).

Turquie et Istanbul : une longue tradition de danse populaire



Lors de mes voyages de jeunesse en Turquie, j'avais été frappé par le goût des populations locales pour la danse. Les expressions de folklore populaire (où la dimension de sensualité et de jeu amoureux entre hommes et femmes est d'ailleurs omniprésente, contrairement à l'a priori qu'on pourrait s'en faire pour un pays de religion majoritairement musulmane) y sont très nombreuses, variées et pratiquées avec plaisir par une grande partie de la population, y compris dans les milieux populaires. Les rapports au corps et à la danse de la population turque sont donc beaucoup plus désinhibés qu'on ne l'imagine (photo ci-contre : danse folklorique turque).

De plus, la révolution Kémaliste a fait de la danse de couple l'un des vecteurs symbolique de la modernisation culturelle et morale du pays, passant par l'adoption délibérée de codes occidentaux, comme en témoigne cette photo célèbre de Mustapha Kemal dansant un tango (de salon) avec sa femme dans les années 1930. Ce choix de civilisation s'est traduit par le développement, dans les grandes villes, d'une bourgeoisie nombreuse occidentalisée tout à fait réceptive aux influences extérieures.



Enfin, la Turquie a connu au cours des trente dernières années, au moins dans sa partie occidentale, un développement économique très rapide qui a rendu possible, entre autres, l'apparition d'une industrie des loisirs d'autant plus active et rentable qu'elle est alimentée par un important flux de tourisme étranger. Ces facteurs favorables expliquent que la Salsa ait connu, tout particulièrement à Istanbul, un développement très marqué depuis les années 1990.

Passons en revue quelques-uns des « hauts lieux » de la Salsa à Istanbul : Le [Club Temple](#) (Taksim) est un petit night-club à l'ambiance sympathique. C'est le seul bar d'Istanbul entièrement dédié à la musique cubaine, dans une ville où le style NY est dans l'ensemble plutôt dominant. Le [Mackolik Complex](#) (Kadikoy) est une grande salle un peu impersonnelle. Le [Topless Taksim](#) (Beyoglu, Taksim) est un night-club assez joliment décoré, avec un sol de bonne qualité et la possibilité de danse en plein air. Le [Fiesta Venue Latin Night](#) (Cevriye Taksim) est une assez grande salle joliment décorée. Citons également les soirées en plein air organisées le vendredi à Istinye Park. Parmi les écoles proposant des cours de Salsa, on peut citer [My Dream Dance](#) (Taksim).



Il existe par ailleurs en Turquie d'assez nombreux festivals, comme le [Turkey Salsa Festival](#), le [Istanbul International Dance Festival](#), photo ci-contre), le festival [Istanbul Express](#), ou encore, sur la côte sud de la Turquie, l'[Antalya Mediterranean Latin Dance Festival](#), qui permet aux participants d'associer les plaisirs du tourisme balnéaire à ceux de la danse.

Israël : un pays ouvert aux cultures du monde



Il existe en Israël une tradition d'ouverture et de curiosité pour les cultures du monde. Sans doute faut-il y voir une conséquence de la composition multiethnique de sa population, provenant d'un très grand nombre de pays, et faisant d'Israël l'un des pays du monde (et peut-être LE pays du monde) où coexistent le plus grand nombre de cultures populaires d'origines diverses (dont d'ailleurs, entre autres, une culture latine apportée par l'émigration juive sud-américaine).

Non seulement le milieu « latinophile » y est moins marginal que dans les pays arabes voisins, mais encore la population locale semble éprouver un intérêt sans doute plus marqué que dans les pays européens eux-mêmes pour les formes de culture populaire dites « authentiques ». La présence de quelques artistes cubains en résidence comme le Rumbero Nano Hechavarría Ulloa (photo ci-dessus), les tournées fréquentes d'enseignants cubains venus d'Europe, enfin un flux important de tourisme culturel israélien vers Cuba (qui malgré ses prises de positions très pro-palestiniennes, a toujours maintenu avec Israël des rapports significatifs dans les domaines économique et touristique), font que ce pays s'est assez fortement sensibilisé à la culture populaire cubaine.

On peut trouver aujourd'hui à Tel Aviv une bonne vingtaine de lieux de danse latino (écoles ou night-clubs), dont je vous propose ici une petite sélection : Bikurei Ha'itim (Heptman st.) est une grande salle assez dépouillée au beau parquet de bois qui accueille de nombreuses [fêtes](#) et [soirées](#) de Salsa. [Havana Music Club](#) (Derech'hashalom) est une grande salle moderne dédiée à la danse et aux musiques latines. Le [Studio B](#) (ben Gvirol, photo ci-contre), dont l'aspect fait davantage penser à une école de danse qu'à un night club, comporte plusieurs pistes de danse, avec chacune un style de musique différent. Citons également Baila Salsa (Moshe Yatom) Panorama Dance Floor, Derech (Benzvi Rd.), Rebeca (Pardesia Junction)... Concernant les cours de danse, on peut citer par exemple : le cours Salsa cubaine organisé par l'université de Tel Aviv dans la salle moderne du [Media Noche Tel Aviv](#) (M.E.N.T.A) ; le cours de bachata tango du [Rotev Salsa](#) (Ha'sadna st), une assez jolie salle avec parquet et miroir ; ou encore les cours de Rumba et d'Afro-cubain donné par Nano au [Salsa Florentine](#) (Derech Salame), une immense salle à l'atmosphère un peu froide (photo ci-dessus). Enfin, quelques festivals de Salsa sont organisés en Israël, comme le [Festival Bagalan](#) à Eilat, où on peut voir ici une immense rueda autour d'une piscine, ou l'Israeli Salsa Congress, qui se tiendra également à Eilat en mai 2016.



Pour vous familiariser avec le monde de la Salsa à Tel Aviv, vous pouvez également voir le film de fiction [Salsa en Tel Aviv](#), qui a cet univers pour arrière-fond.



Il existe quelques bons orchestres de Salsa en Israël. La chanteuse Perla Malcos (photo ci-contre), ajoute dans [Shir ha'Frecha](#) une petite touche judéo – orientale très séduisante sans trahir l'essence du Sabor Latino. Venu du Rock et de la Pop, [Shalom Hanoach](#) nous propose une salsa énergique et rythmée. Citons également l'orchestre de Salsa Américano - Israélien Key Tov d'[Elliot Dvorin](#) bien

qu'il soit basé à Chicago. Il nous propose par exemple dans son [Hanukah song](#), des chorégraphies très originale et pleines de vie mélangeant Salsa, danses juives traditionnelles et modern jazz.

Festivals tunisien et marocain, au Liban et dans le Golfe



Enfin, la Salsa s'est timidement implantée dans quelques pays du monde arabe, essentiellement en Tunisie au Maroc et au Liban, mais également, de manière plus surprenante, dans certains pays du Golfe persique affichant une volonté de modernité et d'ouverture, comme Dubaï ou Bahrein (photo ci-contre : cours de Salsa à Tunis).

Une petite communauté salsera, essentiellement recrutée parmi les rejetons de la bourgeoisie occidentalisée, s'est développée au cours des 20 dernières années dans les grandes villes de Tunisie et du Maroc. A Tunis, par exemple, un petit millier d'afficionados se regroupent autour de quelques enseignants comme Farès Soltani, prennent des cours au [Pro fit Club](#), et vont danser dans les soirées organisées au Magic Club Dance (voir également dans la [vidéo en lien](#) quelques images de danse à Rabat).

De nombreux congrès de prestige sont également organisés dans ces deux pays. Ceux-ci drainent dans des hôtels de luxe une clientèle mélangeant touristes étrangers venus pour l'occasion et jeunes autochtones appartenant aux milieux privilégiés et occidentalisés. Citons par exemple en Tunisie l'an dernier le [Cuba in Tunisia Festival](#) à Sousse, l'[Afro Latino Djerba Festival](#), ou encore le Hammamet Latin Festival. Quant au fameux festival de Tabarka, qui a joué en la matière un rôle précurseur, il est malheureusement suspendu depuis 2014. Le Maroc n'est pas en reste, avec le [Festival de Salsa de Marrakech](#), créé en 2008, qui accueille dans le luxueux « resort » touristique *La palmeraie* des centaines de participants –dont beaucoup d'européens venus pour l'occasion – autour d'enseignants du monde entier (photo ci-contre). Enfin l'Algérie invite assez fréquemment des orchestres latinos, comme le groupe franco-colombien *Cumbia Ya* qui s'est produit en 2015 à Constantine lors du festival *Dimajazz*. Il existe également quelques festivals au Liban, comme le Lebanon salsa festival organisé par le mexicain Flako Rojas, ou le [Lebanon Latin Festival de Byblos](#). Même Chypre s'y met, avec le BailenTodos Latin Festival de Limassol...



Fait plus surprenant, il existe également de petites communautés salseras, issues de la bourgeoisie occidentalisée, dans les pays du Golfe (Bahrein, Dubaï, et même... Arabie Saoudite). Celles-ci organisent soit de petits stages semi-clandestins dans des pays où la danse est mal considérée pour des raisons religieuses, soit des festivals internationaux sur le même modèle extraverti qu'au Maghreb dans les pays ayant adopté une politique d'ouverture : [Dubai Latin Festival](#), Oman International Salsa and Zouk Festival...



Mais ces activités, pratiquées par une minorité occidentalisée, restent un peu « hors sol ». Comme le dit un danseur professionnel, habitué de ces festivals « *Pour les maghrébins, la Salsa est un moyen de se donner une identité différente, de ressembler aux cubains ou aux occidentaux. Ils ont à la fois le désir de s'identifier aux latinos et de faire comme les européens.* » photo ci-

contre : Marrakech World Salsa Festival).

Est-il utile de préciser également que le climat politique et la forte prégnance de la religion dans la région fait peser de lourdes contraintes – voire des menaces – sur le développement de cette Salsa sensuelle et festive ? Écoutons encore le témoignage de mon ami



danseur professionnel : « *L'organisateur du stage que j'ai animé à Bahreïn n'a pas dit à ses parents, très religieux, qu'il avait une école de danse. La petite communauté salsa d'Arabie saoudite doit se cacher pour danser. Et lorsque j'ai animé un stage à Sousse, neuf mois après, les terroristes ont attaqué l'hôtel d'à côté.* »



Quant aux orchestres de Salsa, ils sont plutôt rares sur la rive sud de la Méditerranée.

Quelques chanteurs populaires ont inscrit, avec plus ou moins de réussite, les rythmes de

Salsa dans leur répertoire, comme l'Algérien Cheb Sahraoui avec sa chanson bien rythmée [Je Suis Naïf](#), ou la libanaise Hanine accompagnée par le groupe *Son Cubano* (photo ci-contre), qui nous propose des thèmes un peu kitch, mélangeant salsa, orientalisme et musique électronique comme [Ala Bali](#) ou [El Helwa Di](#) dans une album arabo cubain datant de 2002. Enfin, en Égypte, le chanteur Mohamed Fouad a interprété en arabe quelques standards, comme [La Vida es un carnaval](#).

Europe orientale : Quand Moscou et Kiev se remettent à la fête

La Russie : un vieil amour des danses latines



Un lien ardent, quoiqu'affaibli à plusieurs reprises par l'histoire, a relié au cours du XXème siècle la Russie avec les cultures populaires latines. Avant la révolution de 1917, les milieux aisés du pays s'étaient ainsi pris d'un amour immodéré pour le Tango – une dilection qui continuera à produire ses effets musicaux sous le régime soviétique, avec l'épanouissement d'une musique de tango russe, et, plus encore, une intégration quasi-naturelle des sonorités « tango » dans la musique populaire de ce pays (photo ci-

contre : le chanteur russe de Tango Vadim Kozin dans les années 1940).

Durant les années de la guerre froide, le rapprochement politique avec Cuba aura pour conséquence une assez forte présence de la musique populaire cubaine en URSS (tournée d'orchestres, de groupes folkloriques, présence de nombreux jeunes cubains dans les universités du pays), tandis que les nombreux expatriés russes à Cuba s'initient aux plaisirs de la musique et de la danse locales – beaucoup d'entre eux fondant d'ailleurs des familles mixtes avec des conjoints cubains (photo ci-dessus : les danseurs du Conjunto Folklorico Nacional de Cuba en visite à Moscou dans les années 1970).



Une rupture profonde se produit cependant au cours des années 1990. La Russie de Gorbatchev aux abois met fin au soutien financier de Cuba. Les échanges, y compris culturels et humains, se ralentissent considérablement. Les habitants d'une Russie en pleine tourmente économique et politique ont bien d'autres soucis que d'aller danser la Salsa.



Puis, la situation du pays se stabilise au début du XXIème siècle. Une certaine prospérité économique retrouvée (du moins dans les grandes villes comme Moscou et Saint-Petersbourg) permet l'apparition d'une nouvelle bourgeoisie opulente et sensible aux plaisirs de la société de consommation. Les night-clubs fleurissent à nouveau, tandis que quelques

artistes cubains, comme Yolandy Villarrutia, s'installent en Russie. Et aujourd'hui, à Moscou, on peut danser la Salsa dans des [clubs](#), dans des [bars](#), et même (l'été hein !!!)... [dans la rue](#). (photo –ci-contre).



Citons, parmi les hauts lieux salseros de la ville, le Mulata Bar, le Club Karmabar (photo ci-contre), ...

De nombreux festivals ont également fleuri au cours des 10 dernières années, comme le [Moscow Salsa and Kizomba Festival](#) (photo ci-dessous), l'international Freestyle Salsa Fest et l'International Salsa Congress à St

Peterbourg...

Il existe enfin quelques orchestres de Salsa russe, dont l'un des précurseurs a été le [Sever Combo](#).

On l'on peut entendre en lien cette formation interpréter [en 2001](#) et en [2008](#) deux Salsas dans la langue de Tolstoï, avec une partie instrumentale tout à fait correcte.



Europe orientale et Balkans : l'enthousiasme des nouveaux convertis

Le reste des pays slave a également fait preuve au cours des quinze dernières années d'un grand enthousiasme dans la découverte de la Salsa. Mon ami le danseur genevois Esteban Isnardi, qui a été l'un des premiers à populariser la Salsa cubaine dans des pays comme la Bulgarie ou la Serbie [Isnardi, 2010, 2013, 2015], en témoigne avec sympathie « *La région du monde où l'on danse le mieux les danses de Cuba sont les pays de l'est, comme par exemple la Pologne, la Serbie (...). En Serbie, Je suis allé animer des stages en 2005-2006 à Belgrade : le public était incroyablement nombreux (...); la plupart de ceux qui ensuite ont ouvert des écoles en Serbie étaient à ce stage. Et maintenant les serbes sont d'un excellent niveau. (...) En Ukraine, J'ai été invité en 2010, 2012 et 2014 par un cubain qui était déjà là, Reynaldo Powell. Je suis allé deux fois à Kiev et une fois à Odessa, où j'ai même animé en 2012 un stage de 200 personnes sur une plage d'Odessa. Yanek Revilla y a été aussi invité en 2007-2008. Il est resté quelques mois à Kiev et a fait progresser les ukrainiens de manière inouïe. Un de ses élèves a même ouvert pendant quelques années une « école Yanek Revilla. J'ai aussi plus récemment été le*



premier à donner des cours de Salsa cubaine à Tirana (...). Quant à Jorge Camaguey, il a donné des stages très suivis en Pologne. Dans les pays slaves, et aussi en Hongrie, le niveau de Salsa est très élevé. On peut parler d'une « passion slave » pour la Salsa. Les gens se donnent à fond. (...) dans les pays de l'est, ils sont vrais. » (photo ci-contre : scène de danse de rue à Lviv, Ukraine, en 2012).

Il existe également quelques orchestres de Salsa dans les pays slaves, comme en Pologne [Polatino](#), que l'on peut écouter ici interpréter deux thèmes, [Zycie w Ameryce](#) et [Bylas Kiedys Moja](#), avec beaucoup d'enthousiasme et même une assez bonne qualité instrumentale.

Conclusion



forms expressives à laquelle les musiques afro-latines ont donné lieu en se greffant sur les cultures et les manières d'être locales (photo ci-contre : danse camerounaise de Makossa).

L'Afrique constitue dans cet ensemble un cas bien à part, puisque loin d'être originellement étrangère à la Salsa, elle est au contraire à l'origine, via l'arrivée massive à Cuba d'esclaves venus de ce continent, d'une partie des caractéristiques constitutives de l'identité musicale cubaine. Une filiation qui se traduit encore aujourd'hui, malgré plusieurs siècles d'éloignement, par d'assez fortes affinités entre les musiques populaires cubaines et africaines modernes. L'Afrique, sub-saharienne, continent de grande créativité artistique, s'est donc volontiers inspirée, au cours du XX^{ème} siècle, d'une certain nombre de musiques venues de Cuba pour créer, en la combinant avec le fonds autochtone et les influences occidentales, de nouvelles formes de musique urbaine, comme au Congo la Rumba cubaine, le Soukous et le Ndongolo, au Cameroun le Makossa et au Sénégal, la Salsa Mbalax - ce dernier style, incarné par des artistes comme Youssou n'Dour et Pape Fall et des orchestres comme *Africando* et *Super Cayor*, étant aussi le plus proche de la Salsa *stricto sensu* (photo ci-contre : orchestre Mbalax au Sénégal).



celui de la musique caribéenne, ne me faisait pas du même coup « sortir du sujet » (photo ci-contre : danseuse de Soukous au Congo).

De tous les continents que j'ai parcouru dans ce chapitre, c'est incontestablement l'Afrique qui a ainsi su s'inspirer avec la plus grande vitalité créatrice de la bouture caribéenne, en créant à partir de celle-ci des musiques et des danses nouvelles *sui generis*, tandis que d'autres régions du monde se cantonnaient à une tentative de réplique à l'identique de la Salsa commerciale venue d'Occident. Un fait qui m'aurait fait un peu regretter de ne pas avoir consacré plus de place dans mon ouvrage à l'Afrique... Si justement cette capacité créative exceptionnelle, en créant un corpus artistique *sui generis*, très différent de



L'Asie est un continent historiquement très étranger à la culture caribéenne et qui n'est parvenu que très récemment – Japon mis à part – à un niveau de développement suffisant pour permettre l'émergence d'une classe moyenne tournée vers les activités de loisirs ; ces deux caractéristiques expliquent que le développement récent – et impressionnant – des danses latines dans des pays comme la Chine, la Corée du Sud et la Thaïlande ait, au moins jusqu'ici emprunté des voies assez éloignées de la transmission de la culture populaire authentiques : night-clubs clinquants et flambants neufs, congrès géants diffusant une image très « show-off » de la danse, cours rassemblant des centaines de personnes devant un professeur muni d'un micro sur une estrade... Les choses certes, évoluent, avec la création, ici et là, de quelques orchestres locaux, mais il y a encore du chemin à faire avant qu'une approche moins superficielle et galvaudée de la culture caribéenne ne se fasse jour !!! (photo ci-contre : festival de Salsa à Singagour)

La Russie et d'une manière plus générale les pays slaves ont exprimé à plusieurs reprises au cours du XXème siècle, et pour autant que les vicissitudes de l'histoire leur en aient laissé la possibilité, un intérêt actif pour les cultures latines dont le caractère expansif et chaleureux n'est finalement pas si éloigné de la leur. Il existe par exemple une longue tradition de musique russe de Tango. Les hasards de la guerre froide ont de plus permis au public russe de se sensibiliser au cours de la seconde moitié du XXème siècle à la culture cubaine via de constants échanges humains (étudiants, militaires, coopérants de toutes sortes) et les visites fréquentes dans le bloc socialistes des meilleurs groupes folkloriques du pays comme le CFN. Un moment interrompu par l'effondrement économique et politique de l'URSS, ce lien s'est fortement renoué au cours des 10 dernières années. Aujourd'hui, les scènes salseras de Moscou et Saint-Petersbourg, mais aussi de Kiev ou Varsovie, sont actives et fertiles, alimentées par la présence d'un contingent non négligeable d'artistes venus des Caraïbes et dopé par la passion active exprimée par le public de ces villes pour les danses et les musiques latinos (photo ci-contre : le Club Habana de Varsovie).



Quant au Maghreb et au proche-Orient, le développement récent de la Salsa s'y est surtout opéré au sein du public, minoritaire, de la jeunesse aisée et occidentalisée des grandes villes. Ce phénomène s'est traduit, notamment en Tunisie et au Maroc, par l'organisation de grands festivals aux allures de week-ends de vacances en bord de mer, où les nombreux touristes salseros occidentaux sont conviés à associer les plaisirs de la danse à ceux du dépaysement aux côtés des participants locaux. (photo ci-contre : Festival salas in Tunisia 2015). Une activité salsera donc un peu « hors sol », très tournée vers l'importation de modèles de loisir étrangers.

Je m'aperçois en terminant ce travail que j'ai totalement oublié un continent pourtant aussi que l'Amérique du nord : l'Océanie. C'est pourquoi, afin de remédier dans l'urgence à cette lacune, je vous propose de visionner en guise d'ultime conclusion, et sans autres commentaires, ces images d'un [festival de salsa](#) de Sydney, qui permet accessoirement de constater la forte influence de la culture du « ballroom dancing » en Australie.

Bibliographie

Chamberlin Elizabeth, 2003 : *Salsa in Japan: A Japanese and Latino Mix*, film documentaire, 25 mns, [référence internet](#)

Fila David-Pierre, 2014 : [Sur les chemin de la Rumba](#), film documentaire, 90'

Gates, Henry Louis Jr. & Alii ed., 2010 : *The Encyclopedia of Africa v. 1*. Oxford University Press

Gobello Jose, 2014 : [Curiosa historia del Baron Megata](#), el diario, 27 janvier

Hatem Fabrice, 2001 : [leTango à Tokyo](#), In *La Salida n°25*, [référence internet](#)

Hatem Fabrice, 2010 : [Spectacle du Conjunto Folkorico Nacional](#)

Hatem Fabrice, 2011 : [Obini Bata, quand les tambours deviennent femmes](#)

Hatem Fabrice, 2015 : *Tango et Salsa, cousin blanc, cousine mulâtresse*, parcours multimédia réalisé pour l'INA, [Référence internet](#)

Hosokawa Shuhei, 2002 [Salsa no tiene fronteras : Orquesta de la luz and the globalization of popular music](#), in *Locating salsa : global markets and local meaning in latin popular music*, sous la direction de Lise Waxer, 355 pages, éditions Routledge, [référence internet](#)

Isnardi, Esteban, 2010, 2013, 2015 : *Le monde autour de la salsa (trois tomes)*, [référence Internet](#)

Reyes-Ruiz Rafael (vers 2005) : [Latinos in Japan](#), film documentaire, 18 minutes

Sager, Rebekah, 2015 : [Adios Cuba, Konichiwa Japan](#), Fox New Latino, 12 juin

TV5, 2015 : Africanités : [Histoire de la Rumba congolaise](#), émission du Vendredi 19 Juin 2015

Wiki (a) : [Makossa](#)

Wiki (b) : [Mbalax](#)

Wiki (c) : [Rumba congolaise](#)

Wiki (d) : [Soukous](#)